

Aragon ou Grévisse... Pourquoi pas les deux ?

Viateur Beaupré

Professeur de français
Cégep de Sept-Îles

J'en étonnerai plusieurs et choquerai les autres, en disant que je trouve plutôt inutile de délimiter, au rasoir ou à la pioche, le degré de compétence linguistique approprié à chacun des niveaux d'enseignement. Quand la DGEC ou le ministre de l'Éducation veulent enterrer ce poisson pourri qu'est actuellement la médiocrité de la langue des étudiants et des autres, ils commandent de ces savantes études pratiquement inutiles. On appelle ça des « recherches pointues » ; autrement dit, des cure-dents sophistiqués pour labourer des champs en friche ; d'élégantes circonvolutions autour du dépotoir.

Ces recherches ont tout de même le mérite de nous déterrer certains truismes ou lapalissades enfouis par et sous l'inconscient collectif. Ces truismes exhumés, on leur donne aujourd'hui des noms savants : compétence textuelle et compétence discursive, par exemple. C'est vrai : pour lire ou écrire, il est souhaitable d'avoir à sa disposition un code linguistique, et aussi une intelligence capable de voir un peu plus loin que le bout de son nez, c'est-à-dire autre chose que des mots, des phrases. Pour comprendre ou écrire la fable *Le loup et l'agneau*, il faut déjà tout autre chose que la maîtrise d'un code linguistique : il faut, en plus, être suffisamment intelligent pour voir les milliers de facteurs complexes intervenant dans cette histoire apparemment toute simple. Pour lire l'œuvre de Ferron, il n'est pas mauvais de savoir depuis quand, par qui et comment le Québec est colonisé.

Ceux donc qui, dans l'enseignement ou l'évaluation de la langue, mettent le code, la ponctuation et l'orthographe (ce qu'ils appellent « les fautes de français ») au premier et au dernier rang de leurs préoccupations, font bien voir qu'ils n'ont pas suffisamment pensé pour voir que la première qualité d'une langue, c'est de véhiculer la pensée. Par contre, ceux qui relèguent le code aux niveaux élémentaire et secondaire n'ont pas suffisamment réfléchi pour voir que les moyens doivent être proportionnés à la fin. Une pensée riche réclame une langue riche. On n'entre pas dans l'œuvre d'Éluard avec le franglais de Mulroney et le fusible de Bourassa.

Réclamer un « enseignement pratique » de la langue au niveau collégial, en négligeant la littérature au profit du code, c'est faire la preuve qu'on a un cerveau pratique, efficace et subtil comme un tournevis. Par contre, croire qu'après une

maîtrise minimale du code linguistique, acquise aux niveaux élémentaire et secondaire, on doit, au niveau collégial, passer aux « choses sérieuses », c'est-à-dire à la littérature, eh bien ! c'est ignorer que l'étude du code doit nécessairement accompagner l'étude et l'évolution de la pensée. Disons mieux : tout ce que l'étude des œuvres littéraires peut apporter au développement de l'esprit, l'étude intelligente du code peut également le donner ; puisque l'homme a mis dans la création du code linguistique autant d'esprit que dans les œuvres littéraires les mieux réussies.

Affirmation très choquante, je le sais, si tu crois que le code est une intervention bien primaire et secondaire, et que la littérature est une activité par delà la langue. C'est un peu comme vouloir faire de la peinture *flyée* par delà les couleurs et les formes. Je sais, ça se fait : certains peintres y arrivent, et ils trouvent toujours des commentateurs de pointe pour transcrire en noir sur blanc ce qu'eux, ils ont laissé tout en noir. Un tableau de cinq mètres carrés, tout noir, avec, dans le coin gauche du bas, une ligne blanche de trois centimètres sur deux, donnera lieu à des commentaires élogieux, élégants et intarissables sur le subconscient conscient de cet artiste subliminal et de son œuvre, « véritable fuzzification du réel »... et de ta sœur.

Ceci, pour dire qu'au niveau collégial, on doit, en même temps, étudier la langue et la littérature ; ce que d'ailleurs on devrait faire de la maternelle à la tombe inclusivement. Ces deux études se fécondent mutuellement. Par exemple, si Pascal ou un autre penseur de même race, me présente sa pensée dans une phrase comportant vingt subordonnées, faire l'analyse logique de cette phrase a de quoi structurer ma pensée, aussi efficacement que tout autre genre d'analyse que je peux faire sur ce texte. Voir que la proposition principale m'est donnée en deux tronçons, le premier après la neuvième subordonnée, et le deuxième après la seizième, et que la troisième subordonnée est complément de la dix-huitième, ça fortifie singulièrement l'esprit d'analyse, de synthèse et le sens de la cohérence, c'est-à-dire le sens du bon sens. Et cette opération assouplit les antennes mentales tout aussi bien que la recherche passionnée de la psychologie d'Andromaque ou de celle de *La grosse femme d'à côté*...

À faire ce genre d'exercices, étudiants et professeurs de tous les niveaux finissent par savoir plus précisément où commencent et où finissent leurs phrases ; et si la quatrième phrase de leur texte à eux a un lien quelconque avec la première et la cinquième. Ce qui, pour cultiver la rigueur et la subtilité mentales, vaut bien d'autres certitudes plus prétentieuses.

Ailleurs, ce pourra être la concision, l'ellipse, l'implicite qui réclament une analyse plus subtile que le mouvement circulaire du tournevis. **J'ai pour toit un lac.../ Qui tremble à ton nom comme tremble feuille/ À brise d'automne et chanson d'hiver**, dit Vigneault. Donne-moi la fonction grammaticale de *chanson*, et je te dirai si tu commences à comprendre ce texte. Et quand Aragon me dit :

Un chant qui se soucie aussi peu de moi-même

Que la flamme de l'âtre ou du rideau le vent

L'ivresse du buveur la balle du vivant,

si un lecteur, détenteur d'un DES, d'un DEC ou d'un BA, n'arrive pas, après réflexion, à me donner les fonctions grammaticales des deux mots en italique, comment peut-il comprendre ce texte ? Et dans l'état actuel de la civilisation, pensez-vous que deux cégépiens sur dix peuvent vous donner ces fonctions ? Dans la phrase : Quel est l'attribut dans cette phrase ? et dans cette autre : Quelles réflexions vous inspirent les six mille souliers de Madame Marcos ?, si la majorité des professeurs et des étudiants n'arrivent pas à trouver, et rapidement, l'attribut dans la première et le complément d'objet dans la deuxième, sur quoi fondez-vous l'espoir sensé de les faire évoluer intelligemment dans les compétences textuelle ou discursive, médicale, scientifique ou politique ?

Ce qui permettait à Pierre Baillargeon, jadis, de dire que la grammaire est le livre le plus révolutionnaire. Entendez par là qu'elle est subversion des idées folles, bête noire de l'incohérence satisfaite, et terreur des têtes molles. Chez nous, depuis bientôt un quart de siècle, l'enseignement systématique de la grammaire et de l'analyse a été déconsidéré, ou plus précisément considéré comme criminel, à l'élémentaire et au secondaire ; au collégial, même attitude : on se disait qu'analyser les œuvres, c'était du niveau collégial, mais qu'analyser la langue, c'était des niveaux élémentaire et secondaire. Bizarre, n'est-ce pas ?

Entre tous les exercices propres à structurer et féconder l'esprit, l'analyse intelligente du code linguistique devrait donc occuper, tout au long des études, une place de choix. Quand je dis *intelligente*, je pense à ces méthodes qui en sont tout le contraire ; par exemple, ces pédantes méthodes d'analyse

qui, pour « saisir » une phrase simple d'une ligne, doivent déployer des échafaudages de signes aérobiques s'étendant de Rouyn à Gaspé. Pour « saisir » la phrase de Pascal mentionnée plus haut, il faudrait que la défunte navette Challenger déploie, en pure perte, ces échafaudages surréalistes en double ruban autour de la planète. Je comprends fort bien qu'un professeur propulsé en orbite par ces méthodes astrales, pousse les hauts cris scandalisés si on lui dit qu'il devrait mettre ses étudiants à l'analyse grammaticale des œuvres littéraires et de leurs propres textes. Car ces méthodes hautement sophistiquées non seulement transforment les souris grises en éléphants blancs, mais se révèlent totalement inaptes à remettre un minimum d'ordre dans les cerveaux et les textes compostés.

Dans l'état d'apesanteur mentale où naviguent actuellement les deux tiers des étudiants de nos cégéps, l'analyse de leur langue est une opération pratiquement indispensable pour les ancrer dans la cohérence et le bon sens. Faire autre chose, beaucoup d'autres choses, mais aussi celle-là, sérieusement.

Analyser les textes, littéraires ou autres, pour permettre aux élèves et aux professeurs de ne pas confondre attributs et prépositions, conséquence et but, pronom relatif et adverbe exclamatif, sujet et complément d'objet ; et autres semblables garde-fous élémentaires du bon sens. Avec l'espoir que, dans dix ans peut-être, les deux tiers des diplômés en français de nos cégéps n'échouent pas, comme actuellement, à leur entrée à l'université, un test de français de niveau Secondaire IV. On me dira qu'ils sont faibles en code linguistique, ces analphabètes diplômés, mais forts en pensée, en littérature, et même « en créativité » (comme disait M. Ryan pour excuser les hécatombes du Secondaire V). Consolation bien illusoire et foutaise, si tu prends la peine d'analyser un peu la bouillie mentale que les deux tiers de tes étudiants du collégial te présentent sur leurs copies comme pensée et comme créativité. Le code est bousillé ; mais si tu arrives à décoder la pensée, tu vois qu'elle aussi est bousillée ; ni plus, ni moins que le code. Code en bouillie = pensée en bouillie.

Il faut donc débousiller les deux. De la pré-maternelle à la tombe inclusivement. ☒